Épisode 1 :

Feigères,

le village de mon enfance

La vie d'un hameau du Pays de Gex
dans les années 1950

Bernard Escoffier

Chapitre 1 — Entre Jura et plaine

Je suis né en 1952, Feigères était alors un petit village du Pays de Gex, blotti à quelque sept cent soixante mètres d'altitude, au pied de la première chaîne du Jura. Derrière les dernières fermes, la montagne s'élevait presque aussitôt, dressant son grand mur de forêts. Elle protégeait le village autant qu'elle semblait l'isoler du reste du monde.

Deux routes principales permettaient d'y accéder. L'une descendait vers Péron, l'autre conduisait à Saint-Jean-de-Gonville. Au début des années 1950, aucune des deux n'était goudronnée. Par temps sec, le passage d'un véhicule soulevait un nuage de poussière qui restait un moment suspendu dans l'air avant de retomber sur les haies, les chemins et les maisons. Lorsqu'il pleuvait, les ornières se remplissaient d'eau et la terre mêlée aux cailloux devenait une boue épaisse dans laquelle hommes, bêtes et charrettes devaient se frayer un passage.

Il subsiste également l'ancienne route reliant Péron à Feigères. Ce chemin de terre, plus court mais particulièrement raide, fut sans doute progressivement abandonné au profit d'une nouvelle route. Construite avant la guerre, celle-ci suivait un tracé plus long, mais sa pente régulière facilitait grandement le passage des hommes, des bêtes et des charrettes.

Un autre chemin existe toujours. Il descend de Feigères vers Greny et porte un nom chargé d'histoire : le « chemin de la Chapelle ».

Selon la tradition transmise par les anciens, Feigères se trouvait autrefois environ cinq cents mètres plus bas que son emplacement actuel. Un incendie aurait entièrement détruit ce premier village, obligeant ses habitants à rebâtir leurs maisons plus haut sur la pente, au pied du Jura.

L'ancien hameau possédait une chapelle qui, elle, ne fut jamais reconstruite. Les maisons ont disparu et le temps a presque entièrement effacé leurs traces. Pourtant, le nom du chemin est demeuré. Aujourd'hui encore, le « chemin de la Chapelle » conserve la mémoire silencieuse de ce premier Feigères.

En suivant ce chemin vers le bas, peu avant d'atteindre Greny, on arrivait à la voie ferrée qui traversait le Pays de Gex. Partie de Collonges–Fort-l'Écluse, où elle rejoignait la ligne de Bellegarde à Genève, elle remontait jusqu'à Divonne-les-Bains, puis se prolongeait jusqu'à Nyon, dans le canton de Vaud.

À cet endroit se trouvait une modeste halte, desservie sur demande. Les habitants de Feigères et de Greny l'utilisaient pour prendre la fameuse Micheline, qui représentait alors pratiquement le seul transport en commun du Pays de Gex.

Le passage de l'autorail constituait toujours un petit événement. Depuis Feigères, il fallait compter une vingtaine de minutes à pied pour rejoindre la halte. Mieux valait partir suffisamment tôt, car la Micheline n'attendait pas les retardataires. Une fois arrivé au bord de la voie, il fallait lui faire signe pour indiquer que l'on souhaitait monter. L'autorail ralentissait, prenait ses voyageurs, puis repartait à travers la campagne gessienne.

Le tronçon reliant Divonne-les-Bains à Nyon fut fermé au trafic voyageurs le 29 septembre 1962, faute de rentabilité. La partie française, entre Collonges–Fort-l'Écluse et Divonne, continua toutefois à transporter des voyageurs jusqu'en 1980. Peu à peu, le silence remplaça le bruit familier de l'autorail. Mais la voie ferrée resta longtemps présente dans le paysage et plus longtemps encore dans la mémoire des habitants.

Le ruisseau de Chanvière prend sa source à Feigères. Il descend ensuite vers la plaine avant de rejoindre l'Annaz, qui arrive de Logras, au sud-ouest de Challex. En contrebas du village, à droite du chemin de la Chapelle, une douzaine de petites parcelles de vigne occupaient autrefois les pentes allant jusqu'au ruisseau. Dans les années 1950, certaines familles de Feigères les cultivaient encore.

Ces vignes produisaient un vin rouge plutôt âpre et râpeux. Cela n'empêchait nullement ceux qui l'avaient « élaboré », avec les moyens du bord, de le boire avec fierté et de lui découvrir toutes les qualités. Il faut dire qu'un vin tiré de sa propre vigne possède toujours un bouquet particulier, que les autres ne savent pas forcément apprécier.

Au milieu des ceps poussaient quelques pêchers. Ils donnaient de délicieuses pêches de vigne, petites, juteuses et parfumées, qui constituaient sans doute la meilleure récolte de ces coteaux.

Avec le temps, le travail demandé par ces parcelles ne se justifia plus. Les vignes furent toutes abandonnées au cours des années 1960, puis la végétation reprit lentement possession des pentes. Il ne resta bientôt de ce petit vignoble de Feigères que quelques traces et le souvenir d'un vin rugueux dont ses producteurs parlaient pourtant comme d'un grand cru.

Chapitre 2 — Un village de paysans

Feigères était principalement habité par des familles paysannes. Selon les statistiques, le village comptait dix-sept feux, parmi lesquels une douzaine de fermes presque toutes consacrées à l'élevage et au travail de la terre.

Chaque famille possédait quelques vaches, parfois des chèvres, des prés, un jardin et plusieurs parcelles dispersées autour du hameau. La vie suivait le rythme des traites, des foins, des récoltes et des vêlages. Elle dépendait aussi des caprices de la météo, que les paysans observaient avec une attention particulière. La couleur du ciel, la direction du vent ou la forme d'un nuage pouvaient annoncer une journée favorable ou bouleverser tout le travail prévu.

Au-dessus du village s'étendait ce que nous appelions simplement le Mont. C'était une succession de prés et de clairières séparant les dernières fermes des premiers sapins du Jura.

Le Mont appartenait à la communauté et restait à la disposition des habitants. Ceux qui possédaient des chèvres pouvaient les y conduire librement pour les laisser paître. Elles y trouvaient de l'herbe, des broussailles et de jeunes pousses dont elles se régalaient, sous l'œil plus ou moins attentif de leur propriétaire. Les chèvres ayant toujours eu une idée très personnelle de la discipline, il fallait parfois aller les chercher là où elles avaient décidé de s'aventurer.

Plus haut commençait la forêt communale. Chaque année, la mairie y délimitait des lots d'arbres destinés à être abattus. On appelait ces lots les « coupes ». Les habitants qui en faisaient la demande se voyaient attribuer une parcelle dans laquelle ils pouvaient prélever leur bois de chauffage.

Il fallait ensuite abattre les arbres, ébrancher les troncs, les débiter, puis redescendre le bois jusqu'au village. Le travail était long et pénible. Une fois sciées et fendues, les bûches étaient soigneusement empilées à l'abri afin de sécher avant l'hiver.

Ce bois était indispensable. Il alimentait les fourneaux, chauffait les maisons et faisait mijoter les repas. Lorsque la neige recouvrait Feigères et que le froid descendait de la montagne, il permettait aux familles de tenir tête à l'hiver.

Ainsi, le Mont et la forêt ne formaient pas seulement le décor du village. Ils participaient pleinement à son existence. Ils nourrissaient les chèvres, chauffaient les maisons et procuraient aux habitants une partie des ressources dont ils avaient besoin.

À Feigères, les liens entre les habitants ne se limitaient pas au voisinage. Beaucoup étaient cousins, parfois à des degrés si éloignés que l'on ne savait plus très bien les compter. Au fil des générations, les mariages avaient tissé un réseau de parentés si serré qu'il devenait difficile de savoir où finissait la famille et où commençait le village.

Certains patronymes revenaient si souvent qu'ils ne suffisaient plus à distinguer les différentes branches d'une même famille. On leur ajoutait donc des surnoms que tout le monde connaissait et utilisait naturellement. Parmi les Fol, il y avait ainsi les Fol-Tarin, les Fol Cusins, les Fol Thiofil et bien d'autres encore.

Ces appellations permettaient de savoir immédiatement de quelle maison et de quelle lignée il était question. À Feigères, un surnom en disait parfois davantage sur une personne que le nom inscrit sur son état civil.

Tout le monde se connaissait depuis toujours. Chacun savait à qui appartenaient une ferme, un champ, une vache ou un pommier. On connaissait les habitudes de chaque famille, ses qualités, ses travers et, bien souvent, ses petites histoires.

Les nouvelles n’avaient nul besoin d’être annoncées officiellement. Un événement survenu le matin était généralement connu de tout le village avant la fin de la journée.

Chapitre 3 — L’eau et la vie commune

Feigères possédait deux fontaines communes, situées chacune à une extrémité du village. Leur eau provenait d’une source résurgente du massif karstique du Jura, nichée plus haut dans le Mont de Feigères. Un petit abri en béton existe toujours pour protéger cette source.

Matin et soir, les paysans conduisaient leurs vaches aux fontaines pour les abreuver. À heures presque fixes, les portes des étables s’ouvraient et les troupeaux envahissaient les chemins. Le martèlement des sabots, le tintement des cloches et les appels des hommes accompagnaient ce rituel quotidien.

Du côté de Saint-Jean-de-Gonville, un immense tilleul se dressait au centre d’une petite place, tout près de la fontaine. Les vaches se pressaient autour du bassin et plongeaient leur mufle dans l’eau fraîche. Pendant qu’elles buvaient, les hommes échangeaient les nouvelles.

On parlait du temps qu’il ferait, des travaux en cours, d’une bête malade ou d’un vêlage attendu. Les fontaines n’étaient donc pas seulement des abreuvoirs. Elles étaient aussi des lieux de rencontre où, deux fois par jour, les nouvelles passaient d’une ferme à l’autre.

Aucune maison ne possédait encore l’eau courante. Il n’y avait ni salle de bains ni toilettes telles que nous les connaissons aujourd’hui. Certaines fermes disposaient cependant d’un puits, ce qui évitait à leurs habitants d’aller chaque jour avec les vaches à la fontaine .

L’électricité était tout aussi rudimentaire. Dans chaque pièce, elle se résumait généralement à un interrupteur et à une ampoule suspendue au plafond. Quant aux appareils ménagers, ils n’avaient pas encore fait leur apparition dans nos maisons. Les travaux domestiques se faisaient à la main, avec du temps, de l’énergie et beaucoup moins de boutons à presser qu’aujourd’hui.

Le téléphone, lui aussi, était une rareté. Il n’en existait qu’un seul dans tout Feigères. Installé dans la cuisine d’une famille vivant près du grand tilleul, il était à la disposition de l’ensemble du village.

Lorsqu’un appel arrivait, quelqu’un devait quitter la maison et aller chercher la personne demandée. Il traversait le village, frappait à sa porte et annonçait simplement :

« On vous demande au téléphone. »

Pour appeler le médecin, prévenir un parent ou régler une affaire urgente, il fallait donc entrer dans cette cuisine devenue, par la force des choses, le standard téléphonique de Feigères.

Les conversations ne pouvaient guère y rester confidentielles. La famille continuait de vivre autour de la table en s’efforçant, sans doute, de ne pas écouter. Mais dans un village où chacun connaissait déjà une bonne partie des affaires des autres, cela ne changeait probablement pas grand-chose.

Cette proximité avait ses bons et ses mauvais côtés. Les querelles pouvaient durer longtemps et parfois se transmettre d’une génération à l’autre. Une limite de pré, un droit de passage ou une vieille histoire dont personne ne se rappelait exactement l’origine suffisait à entretenir une solide rancune.

Mais lorsqu’une maladie, un accident ou un travail urgent frappait une ferme, les différends étaient mis de côté. Les liens familiaux et l’entraide villageoise reprenaient naturellement leurs droits. Dans un hameau comptant une douzaine d’exploitations, chacun savait qu’il aurait, tôt ou tard, besoin des autres.

Chapitre 4 — Le café et la fruitière

Le café était le seul commerce de Feigères. Il était tenu par un homme secondé par sa compagne, dont la présence fluctuait au gré de leurs mémorables disputes, connues de tout le village.

Chaque dimanche matin, après avoir mis un peu d'ordre et passé un coup de balai dans la cour de leur ferme, les hommes s'y retrouvaient. C'était leur rendez-vous hebdomadaire.

Ils buvaient des « picholettes », ces petites carafes de trente centilitres, remplies de vin rouge ou blanc. Ils commandaient rarement autre chose. Attablés par groupes, selon les affinités du moment, ils passaient en revue les événements de la semaine, qu'ils soient locaux ou nationaux. Chacun avait son avis, généralement bien arrêté, et les conversations se poursuivaient avec force convictions, éclats de voix et parfois quelques solides engueulades.

On rencontrait rarement une femme dans le café. En revanche, lorsque les discussions se prolongeaient au-delà de l'heure raisonnable, on voyait arriver les enfants. Leurs mères les envoyaient chercher les pères qui tardaient à rentrer pour le repas du dimanche midi.

Les gamins accomplissaient leur mission avec un empressement intéressé. Une fois sur place, ils réclamaient une limonade que le père, pris en faute et désireux de gagner encore quelques minutes, ne refusait jamais.

Dans le même bâtiment, juste à côté du café, se trouvait la fruitière. Elle occupait une place essentielle dans la vie du village.

Matin et soir, après la traite, chaque paysan y apportait son lait dans de grandes boilles à lait. À l'arrivée, le lait était soigneusement pesé et la quantité livrée inscrite sur le carnet du lait. Chaque ferme avait son carnet, tous pendus côtes à côte contre le mur. Puis tous les laits étaient réunis dans la grande cuve. Pendant quelques heures, les productions des différentes exploitations ne formaient plus qu'une seule récolte.

Le lait recueilli à la fruitière de Feigères était ensuite acheminé jusqu'à Péron. Là, un fromager employé par l'association des producteurs le transformait en beurre, en sérac, ce fromage maigre obtenu à partir du petit-lait, et surtout en grandes meules de fromage.

Rien ne se perdait. Après la fabrication, le petit-lait servait généralement à nourrir les cochons. Les fromages étaient entreposés dans la cave de la fruitière avant d'être vendus. Une fois les frais déduits, chaque famille recevait sa part, calculée selon la quantité de lait qu'elle avait livrée.

La fruitière n'était donc pas seulement une fromagerie. C'était aussi un lieu de rencontre où, deux fois par jour, les paysans échangeaient des nouvelles, parlaient du temps, des récoltes et de la santé de leurs bêtes. Elle faisait partie du rythme quotidien de Feigères, au même titre que la traite ou le passage des troupeaux aux fontaines.

Le village possédait également une petite porcherie commune a la sortie du village sur la route de Péron. Devant celle-ci se trouvait la pompe à bras que l'on aurait utilisée en cas d'incendie.

C'est là aussi qu'était remisé « le Triangle », un grand chasse-neige en bois. Lorsque l'hiver recouvrait les chemins, on l'attelait à des chevaux pour dégager les routes du village. Son passage devait être lent et laborieux, mais, à une époque où aucun tracteur n'existait encore à Feigères, il fallait bien compter sur la force des animaux et sur celle des hommes.

Chapitre 5 — Le progrès arrive à Feigères

Puis vint le temps du goudronnage.

Cela devait être en 1957 ou 1958. Pour la première fois, les routes reçurent une couche de goudron chaud que l'on recouvrit de gravillons. Ce revêtement grossier était encore bien loin des chaussées lisses que nous connaissons aujourd'hui. Pour nous, pourtant, il représentait une véritable révolution.

L'événement éveilla naturellement la curiosité des enfants, et tout particulièrement la mienne.

Sans doute avais-je voulu examiner ce mystérieux goudron d'un peu trop près. Toujours est-il que je trouvai judicieux de m'asseoir dessus avant qu'il ait eu le temps de refroidir.

Je compris aussitôt mon erreur.

Je me relevai précipitamment, le derrière brûlant et le fond du short couvert d'une matière noire et collante. J'avais eu chaud aux fesses, au sens le plus littéral du terme.

Lorsque ma mère découvrit le désastre, elle ne manifesta aucun enthousiasme pour mon expérience. Le short était fichu et sa colère se révéla probablement plus cuisante encore que le goudron.

Ce jour-là, Feigères entra dans l'ère des routes modernes. Quant à moi, j'appris à mes dépens qu'avant de profiter du progrès, il était parfois préférable d'attendre qu'il refroidisse.

À cette époque, il n'y avait encore dans le village ni voiture ni tracteur. Le seul engin motorisé appartenait à un habitant qui ne travaillait pas la terre et vivait de ses rentes. Il possédait une vieille et imposante motocyclette dont le grondement ne passait jamais inaperçu lorsqu'elle traversait Feigères. Cette machine faisait notre admiration.

Les seuls autres véhicules que nous voyions régulièrement étaient ceux des commerçants ambulants qui montaient jusqu'au village chaque semaine.

Il y avait le « tub » Citroën du boucher de Challex, la Peugeot 203 break du boulanger de Farges et le fourgon de l'épicier, venu lui aussi de Farges, mais dont j'ai oublié le modèle. Leur arrivée rompait pour un moment le calme du village et apportait avec elle des marchandises, des nouvelles et un aperçu du monde extérieur.

Chapitre 6 — Les figures du village

En dehors des familles paysannes, Feigères comptait quelques habitants aux destins singuliers.

Il y avait notamment une ancienne infirmière qui avait exercé à Paris. Cousine du boulanger de Farges, elle avait choisi Feigères pour y passer sa retraite et s'était fait construire une jolie petite maison que tout le monde appelait simplement « la Villa ».

C'était une dame très gentille. Lorsqu'elle nous voyait passer devant chez elle, elle nous appelait pour nous offrir des biscuits. Nous ne nous faisions jamais prier. Par un heureux hasard, nos promenades nous conduisaient d'ailleurs assez souvent de ce côté-là. Dans son jardin se dressait un magnifique cerisier. Comme nous savions qu'elle avait le sommeil lourd, nous profitions souvent de la saison des cerises pour aller, à la nuit tombée, en chaparder quelques-unes. Ces expéditions clandestines donnaient aux fruits une saveur que nous leur trouvions sans doute meilleure encore parce qu'ils étaient défendus.

Les autres étaient principalement de « vieux garçons », comme on disait alors. Célibataires, ils vivaient seuls et modestement, cultivant leur jardin pour subvenir à une partie de leurs besoins.

Parmi eux se trouvait un homme surnommé Pitra, personnage connu bien au-delà de Feigères pour avoir été autrefois contrebandier. Il transportait du tabac entre la Suisse et la France.

Parti de Dardagny, il passait par Feigères, gravissait le Jura jusqu'au Gralet, puis redescendait vers Chézery, de l'autre côté de la montagne. Le trajet était long, pénible et risqué, car les douaniers surveillaient les passages.

Une histoire racontée dans le pays prétendait que Pitra s'était fait fabriquer des chaussures très particulières. Leurs semelles auraient laissé des empreintes orientées dans le sens contraire de sa marche. Trompés par les traces, les douaniers seraient ainsi partis à sa recherche dans la mauvaise direction.

Était-ce entièrement vrai, ou la légende avait-elle embelli l'histoire au fil des années ? Personne ne pouvait plus vraiment l'affirmer. Mais à Feigères, nous aimions croire que Pitra avait réellement réussi à faire courir les douaniers à l'envers sur les chemins du Jura.

Voilà, pour l'essentiel, à quoi ressemblait la vie à Feigères durant ces années-là : un village modeste et laborieux, peuplé de familles, de personnages singuliers et d'histoires que le temps n'a pas tout à fait effacées.

Chapitre 7 — L’école, la messe, la vogue et les farces du village

L’école de Feigères était un bâtiment d’un étage, simple et solide, comme on en trouvait alors dans les villages. Elle comprenait une seule salle de classe, un préau surmonté d’une grande pièce de rangement, une cour fermée, un jardin et, à l’étage, un appartement de fonction.

Dans les années 1950, une quinzaine d’élèves environ y étaient réunis dans une classe unique, sous la conduite d’une seule institutrice. Tous les âges se côtoyaient dans la même pièce. Les petits apprenaient leurs premières lettres tandis que les grands s’appliquaient à leurs dictées, leurs problèmes ou leurs leçons de géographie.

Je me souviens du poêle à bois qui trônait au milieu de la classe, de la grande carte de France accrochée au mur et du tableau noir sur lequel crissaient les craies. Ces quelques éléments suffisaient à composer tout un univers d’école.

Pendant les récréations, nous descendions dans la cour pour jouer aux billes. Les parties étaient sérieuses : celui qui perdait laissait ses billes au gagnant, lequel augmentait ainsi fièrement son trésor. On apprenait là, sans manuel, que la fortune pouvait changer de poche en quelques minutes.

L’institutrice devait mener plusieurs classes à la fois. Elle donnait des exercices aux plus grands pendant qu’elle s’occupait des petits, puis passait de l’un à l’autre avec une autorité tranquille. Le système paraissait modeste, mais il fonctionnait. Au bout du compte, lorsque venait le moment de partir au collège en sixième, chacun savait lire, écrire et compter.

La vie à Feigères était également rythmée par les obligations religieuses. Comme le village ne possédait plus ni église ni chapelle, les enfants devaient se rendre à Péron.

Chaque dimanche matin, nous parcourions à pied les six kilomètres de l’aller-retour pour assister à la messe. Il fallait descendre jusqu’au village, par tous les temps, puis remonter à Feigères une fois l’office terminé. En hiver, le froid, la neige ou la pluie rendaient parfois le trajet moins agréable. Mais personne n’aurait songé à invoquer la météo pour rester à la maison.

Le jeudi, jour de congé scolaire à cette époque, il fallait reprendre le chemin de Péron pour assister au catéchisme. Entre l’instruction religieuse du jeudi et la messe du dimanche, nous finissions par connaître chaque tournant, chaque pierre et chaque raccourci reliant Feigères à Péron.

Nous faisions généralement le trajet en groupe. Il faut dire qu’au grand désespoir du curé, les habitants de Feigères n’étaient guère pratiquants. On veillait à ce que les enfants remplissent leurs devoirs religieux, mais, parmi les adultes, seules quelques femmes descendaient régulièrement à la messe. Les hommes, eux, se faisaient beaucoup plus rares : ils trouvaient toujours du travail à terminer à la ferme ou préféraient se retrouver au café. Le curé aurait certainement souhaité les voir plus nombreux sur les bancs de l’église que devant une picholette de vin.

Une fois par an, la routine du village était interrompue par un événement très attendu : la vogue. C’est ainsi que l’on appelait, dans notre région, la fête annuelle du village. Pendant quelques jours, elle apportait une animation inhabituelle et offrait à chacun l’occasion de se retrouver dans une atmosphère plus légère.

Pour les enfants, la vogue était une parenthèse exceptionnelle. Pour les jeunes gens, elle représentait surtout une occasion de faire la fête, de boire quelques verres et de prolonger la soirée bien au-delà

des heures habituelles. Lorsqu'ils rentraient à Feigères en goguette, certains n'étaient jamais à court d'idées pour terminer la nuit par une bonne farce.

Leurs plaisanteries demandaient parfois une organisation et des efforts qui auraient certainement pu être employés à des occupations plus utiles. Mais l'utilité n'était précisément pas le but recherché.

Un matin, plusieurs paysans entrèrent dans leur étable pour commencer la traite et découvrirent, à leur grande stupéfaction, des vaches qu'ils ne connaissaient pas. Les bêtes étaient bien attachées à leur place, mais ce n'étaient tout simplement pas les leurs.

Durant la nuit, des farceurs avaient discrètement sorti plusieurs vaches de leurs étables pour les échanger entre différentes fermes. L'opération avait dû réclamer du temps, du silence et une certaine habileté, car déplacer des bovins endormis sans réveiller tout le village n'était pas une mince affaire.

Au lever du jour, ce fut le branle-bas de combat. Chacun cherchait ses propres bêtes, tentait de comprendre d'où venaient celles qu'il avait trouvées chez lui et parcourait les fermes voisines pour remettre un peu d'ordre dans cette transhumance nocturne. Les vaches, sans doute aussi surprises que leurs propriétaires, finirent par retrouver leur étable.

Une autre fois, un paysan découvrit son char à échelles posé proprement au sommet du toit de sa ferme. Il s'agissait du grand char qu'il utilisait pour transporter le foin. Comme il était évidemment impossible de le hisser entier jusque-là, les auteurs de la plaisanterie l'avaient démonté pendant la nuit, avaient monté les différentes pièces sur le toit, puis l'avaient patiemment remonté sur le faîte.

Au matin, le char trônait au-dessus de la maison comme s'il avait toujours eu vocation à prendre l'air à cette hauteur. On pouvait admirer la précision du travail, même si son propriétaire appréciait sans doute moins l'exploit lorsqu'il lui fallut trouver le moyen de tout redescendre.

Ces farces ne manquaient ni d'audace ni d'imagination. Elles provoquaient quelques colères, beaucoup de commentaires et, une fois les choses remises en ordre, probablement autant de rires. Dans un petit village où chacun connaissait tout le monde, les soupçons se portaient rapidement sur certains jeunes gens. Mais il était souvent difficile de faire parler les coupables : dans ce domaine au moins, la solidarité villageoise fonctionnait parfaitement.

Ainsi allait la vie à Feigères. Les enfants descendaient sagement à la messe ou au catéchisme, tandis que leurs aînés profitaient parfois de la vogue pour bouleverser, le temps d'une nuit, l'ordre bien établi du village.

Dans le prochain épisode, je vous ouvrirai la porte de notre maison et vous raconterai notre vie quotidienne à la ferme.

Si ce texte vous a plu, n'hésitez pas à le faire connaître autour de vous.

Figure 1: Géographie locale

Figure 2: La pompe a bras

Passage du « triangle-traîne » dans le Jura – v. 1918

Figure 3: La micheline

Photos Gaëtan Noblet de Romery .

Chalet du Gralet